

La veuve et le coquelicot

André Farhat

Volume 8, numéro 3-4, printemps-été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6070ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Farhat, A. (1993). La veuve et le coquelicot. *Brèves littéraires*, 8(3-4), 20-24.

ANDRÉ FARHAT**La veuve et le coquelicot****I**

– Et vous êtes ?

– Oui.

J'hésitai à lui reposer la question, puis finalement, je changeai tout simplement.

– Et quelle est votre profession ?

– Je suis gardien.

– Gardien de quoi ? de parc ? d'édifice ?

– Euh ! non.

– D'enfants ?

– Non, je suis gardien, voilà tout.

– Vous n'avez la responsabilité de rien ?

– Ben... non !

Je restai hébété.

– Et où précisément êtes-vous gardien ?

– Au sanctuaire.

– Où ?

– Au sanctuaire.

– Mais QUEL sanctuaire ?

– De pierres. Je suis gardien au sanctuaire de pierres.

Et c'est alors que ce vieil homme aux traits profonds qui m'était apparu comme un simple d'esprit se mit à m'expliquer avec une verve dont je le croyais incapable ce qu'était le sanctuaire de pierres...

II

«Il y a au sanctuaire de pierres une activité que le retrait du reste du monde rend inouïe. J'y ai vu plus de misère que vous n'en verrez jamais. J'y ai vu tant de peines que je ne peux pas toutes les raconter. Cet endroit, souvent enveloppé de bruine et de soupirs pâles et gris comme la mort, filtre la lumière de la vie, sent la mouise et humecte les gens d'un froid si subtil que la vie n'y tient qu'à deux fils.

J'y ai vu des femmes sillonnées par des oueds fantastiques, des femmes aux yeux enflés de larmes. J'ai vu des enfants confus portant sur le dos des havresacs fourrés du désespoir de leur mère, mélangeant les larmes aux cris.

J'ai vu au sanctuaire de pierres des notaires crouler sous le poids de la misère, des pères chaussés de cothurnes usés par l'affliction, renflouant le torrent de leur peine et de leur douleur sous l'égide des traditions. J'y ai vu des passés renaître plus forts que le présent, et des avenir s'envelopper d'oubli.

J'ai vu des visages s'étirer vers la terre et prendre racine; des mains se rider et des doigts perdre leur ongle; des yeux s'enfouir dans leur orbite, des iris blanchis, des bouches noircies, des cous pendus. J'ai vu toutes ces horreurs; j'ai vu tout cela et j'ai vu tout s'effriter et disparaître, balayé par la bise.

Tout sauf les pierres... et la Vieille.

La Vieille. Elle vient chaque matin, toujours à peu près au même moment chaque jour. Elle est toute menue, petite, frêle, discrète. Elle porte toujours un long manteau noir qui lui arrive aux chevilles, avec un châle de la même couleur. Ses traits sont si fins. Sa peau, malgré son âge, est restée d'un teint de pêche. Elle fait de tout petits pas. Un jour, elle aura besoin d'une canne... La Vieille. Je n'ai jamais su son vrai nom et je n'ai jamais voulu le savoir. Elle vient toujours quand le soleil est le plus beau, ou peut-être est-ce le contraire. Oui, c'est cela. Le soleil se fait beau quand elle vient. À ma connaissance, elle n'a pas manqué de venir une seule fois.

La Vieille. Chaque matin, elle prend le sentier au fond du sanctuaire, traverse quelques allées de pierres, puis quitte le sentier et se dirige vers une pierre qui est complètement à l'écart des autres. Un jour, j'ai remarqué qu'elle tenait quelque chose dans ses petites mains tremblantes. Comme j'ai une bonne vue, je n'ai pas eu à m'approcher trop près pour découvrir qu'il s'agissait d'un coquelicot. Chaque jour, elle apporte un coquelicot écarlate qu'elle dépose toujours au même endroit, près de la pierre où elle se rend chaque jour. Elle la

dépose, tranquillement, pliant tout son corps d'un même mouvement. Elle se relève ensuite et reste quelque temps, les yeux fermés, la tête basse, devant la pierre. Puis elle revient sur ses pas et reprend le sentier, quitte le parc et s'enfonce dans la ville. Chaque jour, la Vieille revient. Chaque jour, elle dépose un coquelicot écarlate au pied de la même pierre et pourtant, chaque jour, seul un coquelicot reste, celui qu'elle a déposé le matin même.

L'autre jour, j'ai remarqué qu'au crépuscule une mésange rouge volait jusqu'à la pierre où la Vieille dépose son coquelicot, le prend dans son bec, s'envole et va le redéposer au pied du vieux pêcher qui se trouve au fond du sanctuaire. Là, la mésange regarde un peu partout pour être sûrr que personne ne regarde, alors moi, je détourne la tête un instant, et quand je regarde, la mésange a disparu et le coquelicot aussi. Et le vieux pêcher qui grandit toujours.

Ah ! La Vieille.»

III

Il me regarda de ses grands yeux bleus, le visage souriant, comme s'il venait de me donner sa vie et s'endormit sur son banc. La mésange me regardait...

